

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, dimanche 14 septembre (1914)

Mon fils Roberto partit le 27 août de Bruxelles, faisant partie du personnel d'hôpital ambulant demandé par le bourgmestre de Charleroi à la direction de la Croix Rouge. A bord de plusieurs automobiles voyageaient deux médecins avec leurs auxiliaires, quatre infirmières anglaises du service des hôpitaux du sang, quatre brancardiers et une infirmière de campagne.

Quand ils arrivèrent à Charleroi, l'automobile dans laquelle étaient venus les brancardiers retourna à Bruxelles.

Entretemps, le personnel de l'hôpital ambulant se

rendit compte qu'il n'avait rien à faire : il y avait erreur car, ce que désirait le bourgmestre c'était un train pour transporter les blessés qu'il n'était pas possible d'hospitaliser sur place. Brancardiers et infirmières se rendirent donc d'un endroit à l'autre, sans que, nulle part, on n'utilisât leurs services, tandis que médecins et infirmières anglaises retournaient dans leurs automobiles.

Le lendemain, on les envoya vers la ligne de front, mais sans aucun élément, et ils progressèrent de village en village, offrant leur coopération qui, partout, ne se révéla momentanément pas nécessaire, jusqu'à arriver à Philippeville, où le médecin français qui dirigeait l'hôpital du sang leur conseilla de retourner, car il considérait leurs efforts complètement inutiles.

Comme ni là-bas ni à Charleroi il n'y avait de moyens de locomotion pour regagner Bruxelles et

que, dans une direction comme dans l'autre, le chemin était aussi long, les quatre brancardiers et la jeune infirmière, Mademoiselle Duhaillon, résolurent de retourner via Dinant et Namur, parcourant ainsi une bonne partie des premières scènes de la guerre.

Mon fils raconte ses impressions de voyage de la façon suivante :

"Lors d'un clair et paisible midi d'automne (**N.d.T.** : d'été), nous avons quitté Bruxelles et sommes arrivés, à la tombée de la nuit au bassin minier de Charleroi, énorme dépression du sol où, durant des kilomètres et des kilomètres, la file de maisons ouvrières, collées les unes aux autres n'est interrompue que par les bâtiments des usines et les énormes « *terrils* » (1 **Note de l'auteur**). Il y a quelques semaines, on entendait encore là l'incessant fracas des machines, et la fumée des cheminées le

jour, les rouges splendeurs des hauts-fourneaux la nuit, révélaiient à longue distance l'intense vie de ce centre industriel. Mais à présent nous avons vu se profiler à l'horizon et, ensuite, s'approcher de nous les immenses montagnes de scories, les audacieuses cheminées des usines, sans qu'aucune rumeur ne révèle leur activité.

"A un détour du chemin, déjà dans l'agglomération de Charleroi, nous avons vu se dresser devant nous les quatre murs calcinés d'une importante usine, dont les machines et les poutres métalliques gisaient sur le sol, tordues, visibles par les embrasures des fenêtres détruites. Le *chauffeur* de notre ambulance avait réduit instinctivement la vitesse et nous avons pu voir l'amas informe des décombres noircis, sur lesquels flottait au vent, à moitié brûlée, attachée précipitamment à un mât, une nappe blanche, drapeau de paix qui n'a pas pu

empêcher le désastre ...

"De toutes les maisons qui nous étaient visibles, il ne restait que quatre, voire deux murs debout : toits, cloisons, étages intermédiaires, tout s'est effondré. Les rares qui subsistent présentent des preuves non équivoques que l'on a forcé leurs portes et fenêtres, et qu'on les a pillées comme les autres.

Et, trônant sur ces ruines, flottaient ou ont flotté les drapeaux blancs, improvisés avec n'importe quoi, pour demander *quartier* à l'ennemi : des nappes ou des draps, des jupons, même de délicates broderies, arrachées aux vieilles commodes où elles dormaient paisiblement ...

"Gosselies, Masses Diarbois, Lodelinsart, ont été implacablement brûlés, même si on ne voit nulle part des signes de résistance et de lutte ; l'incendie n'est provoqué qu'aux fins d'infuser la terreur, de se venger des pertes en hommes et, surtout, de la perte

de temps que l'armée belge a infligée à l'orgueilleuse armée allemande.

"Charleroi démontre plus clairement que tout ce que nous avons vu et pourrons voir que la destruction n'est pas intervenue durant le combat mais après celui-ci, comme châtiment parce que l'on aurait fait feu depuis les maisons. On a choisi les meilleures, celles des riches absents ou qui ne combattent pas, les grands magasins, fermés quand les Allemands sont entrés, et à partir desquels personne n'a pu tirer. Les énormes vitres des devantures ont été détruites à coups de haches ou de pierres, parce qu'aucune ne présente la section propre qu'engendrent les balles. Les fils téléphoniques, coupés de toutes parts, encombrent les rues de leur écheveau et, parmi eux, s'enchevêtrent ceux qu'ont placés les Allemands et que l'on ne peut pas toucher sous peine de mort ...

"Mais, malgré les énormes pertes matérielles qui

en résultent, ces destructions ne sont rien à côté des horreurs que l'on entend raconter, commises par les Allemands contre les particuliers, les infirmiers de la Croix Rouge, les blessés même.

"Quand les avant-gardes allemandes sont arrivées dans la ville, elles ont rencontré une patrouille française, ont combattu dans les rues, et les Allemands ont dû rebrousser chemin. Leur artillerie a profité de cette occasion pour bombarder une ville de plus et leurs projectiles sont tombés sur Charleroi, l'un d'eux explosant dans la cour intérieure de la prison, que l'on utilisait comme hôpital. Le feu a cessé peu après et la cavalerie a réapparu dans la ville. Elle a, cette fois, mis pieds à terre et commencé à incendier les maisons. Les habitants, qui s'étaient tapis dans les caves au début du bombardement, ont tenté de fuir quand ils ont vu le feu au-dessus de leurs têtes, mais les officiers et les

soldats allemands, implacables, les ont obligés à regagner leurs maisons et, si les malheureux hésitaient, ils les mettaient en joue et tiraient, blessant ou tuant ceux qui n'obéissaient pas. Beaucoup de pacifiques habitants, qui ne pensaient qu'à sauver leur vie, furent lâchement assassinés.

"Mais cette cruauté ne leur suffit pas. Pendant la nuit, ils firent en sorte que tous les hommes, jeunes ou vieux, qui se trouvaient dans les maisons, s'habillent et sortent, pour former avec eux des groupes qui, les bras levés, durent marcher devant les troupes. Des vieillards, incapables de fournir un tel effort, laissèrent tomber les bras et furent tués ; ceux qui s'effondraient étaient relevés à coups de crosse et ceux qui ne se relevaient pas étaient tués à leur tour. La majorité de ceux qu'on a emportés ne sont pas encore revenus ; ceux qui sont parvenus à s'échapper sont fous ou tellement mal en point qu'ils

doivent garder le lit.

"Les femmes n'ont pas été davantage respectées, certaines furent tuées, d'autres brûlées vives – d'après le témoignage des survivants – en présence des soldats, que cela amusait de les voir se tordre sur le bûcher. Beaucoup d'autres ont été violées et maltraitées d'une manière inouïe : on leur arrachait les cheveux ou on leur coupait les seins, on tuait leurs enfants, leur mari, sous leurs propres yeux.

"Les ambulances automobiles de la Croix Rouge belge, malgré leurs insignes bien visibles, ont été criblées de balles par les Allemands, alors qu'elles se précipitaient pour faire leur triste moisson sur le champ de bataille. Et, lorsqu'elles en revenaient à vitesse lente pour ne pas secouer les blessés, elles étaient arrêtées par les Prussiens qui dénudaient brutalement les Français, pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas de soldats valides

tendant d'éviter l'emprisonnement.

Les membres de la Croix Rouge ont vu tellement d'horreurs que, à la fin, ils ne sortaient plus ramasser ceux qui étaient tombés, laissant ce soin aux services sanitaires allemand, qui l'effectuaient avec lenteur et contribuaient de la sorte à ce que meurent quantités de malheureux.

*

"Le lendemain matin, nous sommes partis à pieds pour Philippeville et avons traversé Gilly, Chatelet et Chatelineau, faubourgs de Charleroi, qui semblent intacts. Toute la population se trouve dans les rues, regardant passer la grosse artillerie allemande et les convois de munitions, qui viennent de Namur et transitent vers la France. En voyant cela, l'espoir que nous nourrissions encore, en quittant Bruxelles, s'est évanoui pour toujours : Namur est tombé comme était tombé Liège, mais avec moins de gloire.

"En traversant Gilly, nous avons vu une femme qui sortait précipitamment de son magasin, avec une petite assiette de friandises, appelant un garçonnet qui jouait dans la rue pour lui ordonner d'aller les offrir, à leur passage, aux soldats ennemis. Était-ce de la compassion? Était-ce de la crainte ? ...

"A Chatelet, devant la gare, on voyait un canon français sans culasse, autour duquel des soldats allemands s'amusaient. Quelques-uns, accroupis, faisaient fonctionner un phonographe trouvé on ne sait où.

"Nous avons gravi une longue côte pierreuse ; de son sommet, nous pouvions voir, à droite, le bassin de Charleroi avec ses terrils, ses usines, son réseau de chemin de fer enchevêtré, et sur la concavité duquel, comme un chemin de fourmis, la longue file des microscopiques soldats allemands avançant sur les routes, attire l'attention ; à droite, le paysage change,

bien loin des usines, avec ses prés, ses champs de blé et ses petits bois, dont la tranquillité fait oublier la guerre et ses horreurs.

"Nous arrivons à Couillet, où nous cherchons quelque chose à manger. On nous renvoie d'une maison à l'autre et nous cheminons ainsi longtemps sans rien trouver à nous mettre sous la dent. De toutes parts, on nous dit : « *Nous n'avons même rien pour nous* ». Après un mois de guerre, la famine règne déjà dans toute la région, comme on nous l'avait dit à Charleroi, malgré notre intime conviction qu'il ne s'agissait que de conceptions pessimistes sans aucun fondement.

"A Loverval, petit village enchanteur, situé dans une vallée boisée, nous avons eu la chance de trouver, dans une auberge, quelques grandes tranches de pain et une tasse d'un certain breuvage indéfinissable, que l'on nous a certifié être du café et que nous avons bu avec presque autant d'avidité que nous avons mis à dévorer de

façon convaincante la miche de pain, accompagnée du chocolat, que nous avons emporté.

"Nous sommes repartis et, à l'entrée d'un petit bois, incitant par l'allégresse de sa nature, nous avons entonné une chanson, oubliant les destructions de Charleroi, les horreurs que l'on nous a racontées, la famine qui menace la région, la guerre même ...

"Mais le bois touche à sa fin, nous sommes sur la hauteur et, aussitôt, un bruit sourd nous surprend : c'est le canon qui rugit au loin, devant nous. Au terme de chaque côte que nous escaladons, nous croyons voir les batteries qui font feu, jusqu'à ce que nous comprenions que la violence des détonations n'augmente pas même si nous avançons et que l'artillerie est à forte distance.

"Nous assistons, par ailleurs, à un nouveau spectacle : ce sont les fugitifs qui arrivent constamment par la route blanchâtre. Traînant derrière eux leurs femmes, leurs enfants, leurs vieux parents, emportant

dans les mouchoirs rouges et blancs ce qui leur a semblé le plus précieux quand ils ont abandonné leur foyer, qu'ils ne reverront probablement pas, cheminant au hasard, sans savoir où ils vont, épouvantés par les massacres et par les destructions auxquels ils ont assisté impuissants.

"Dans les fossés, le long du chemin, on aperçoit des caisses de cartouches, des douilles, des outils pour creuser des tranchées ... Nous sommes sur le champ de bataille. A notre gauche, plusieurs paysans sont occupés à enterrer deux chevaux à la lisière d'une forêt. A quelques pas de là, un autre cheval, les quatre pattes en l'air, exhale une intolérable puanteur.

"D'un sentier débouche une automobile aménagée pour le transport de blessés. Elle déborde de malheureux, qui ont dû passer quatre ou cinq jours étendus dans le champ, s'ils n'ont pas eu la force de se traîner jusqu'à une chaumière abandonnée.

"A la droite du chemin, on voit des civières françaises abandonnées, qui sont restées sur le sol et dans la pluie, avec toutes leurs couvertures mais sans bandages ni médicaments. Nous interrogeons les habitants d'une métairie voisine et ils nous disent que Français et Allemands ont livré là un combat furieux. Le petit village auquel appartient la métairie était occupé par les Français. Les Allemands, en arrivant par le bois, les ont surpris et délogés. Les Français sont revenus à la charge et les ont repoussés, pour être délogés une nouvelle fois et devoir fuir sous le feu de l'artillerie.

- *Peu de blessés se sont relevés – nous disent-ils –. Sans doute se cachent-ils ou sont-ils tombés entre les broussailles. Il doit y en avoir encore beaucoup.*

"Pour confirmer cette opinion, ils nous montrent un énorme monticule, à gauche de la route. Sur une simple croix en bois plantée à l'une de ses extrémités, on lit cette inscription : "« *Ici gisent trente soldats allemands*

du 43^{ème} de ligne.»

"Mais un campagnard rectifie :

- *J'ai aidé à les enterrer, ils étaient nonante-deux !*

"Ce jour-là, nous avons encore traversé plusieurs villages détruits : Farciennes, Somzée, Laneffe, des restes tellement informes que, à part l'un ou l'autre détail caractéristique, ils ne nous laissent que le souvenir d'une épouvantable catastrophe. Nous verrons des maisons et des granges incendiées à proximité d'autres détruites par les obus ; nous respirerons de toutes parts l'abominable puanteur qui s'échappe des tombes mal couvertes et des dépouilles pas encore enterrées.

"Le soir tombe mais nous voyons encore, dans un village qui a dû être pittoresque, deux lignes de murs noircies, à droite et à gauche et, par les fenêtres dépourvues de chambranles, des amas de décombres et de métaux tordus ; devant l'une de ces ruines, deux roses merveilleuses se balancent à l'extrémité de leurs

tiges de deux mètres de long ; d'un treillage, qui s'appuie sur le mur, pendent d'énormes poires dorées ; et, au pied du mur, la rue n'est plus qu'un lac de sang coagulé ...

"Le long du chemin, nous rencontrons des laboureurs affairés mais qui ne travaillent pas dans leurs champs, où la moisson est plus que jamais sur pied : ils enterrent des cadavres, sans arrêt depuis cinq jours. C'est à présent le tour des chevaux tombés de toutes parts et celui des lambeaux de chair et des entrailles, que les Allemands ont laissés chaque fois qu'ils tuaient des têtes de bétail pour les manger.

"La nuit était tombée quand nous sommes entrés à Philippeville, où l'on n'a brûlé que deux ou trois maisons ; mais la famine y règne, même si les Allemands ont distribué quelques vivres.

"Nous parvenons à nous trouver un logement dans un couvent de bonnes soeurs, transformé en hôpital. Un

médecin français, venu avec l'armée, est resté pour s'occuper de ses blessés. D'après ce qu'il nous raconte, il a vécu des moments terribles. Il a vu la progression, pleine d'ardeur, des Français, a assisté aux combats, à la déroute où le nombre les a submergés et, ensuite, à la retraite de l'armée qui laissait de nombreux traînards ; et, tout cela, en proie à la fébrile tâche d'envoyer en France les blessés transportables. Il a vu ensuite le passage de l'armée belge de Namur. C'était une débandade. Les soldats arrivaient par pelotons de deux-cents quand ce n'était pas plus ; derrière eux, d'autres groupes, encore et encore, toujours plus distants les uns des autres et, enfin, des hommes isolés, les pieds en sang, incapables de faire un pas de plus, suppliant les habitants de les laisser se reposer ; et, dans la panique du moment, les paysans et les bourgeois avaient le triste courage de faire en sorte qu'ils s'en aillent, afin de sauver leurs maisons. Après arrivèrent les Allemands.

Les officiers entrèrent partout, revolver au poing, cherchant des fugitifs. Ils visitèrent l'hôpital ambulatoire et demandèrent au docteur ce qu'il faisait là et pourquoi il n'était pas parti.

- *Je suis resté pour m'occuper des blessés* – répondit le médecin –, *espérant que les Allemands respecteraient la Convention de Genève.*

"Il a aussitôt assisté au pillage systématique de la ville, remarquant à plus d'une reprise que les soldats emportaient tout ce qui pouvait leur être utile, comme le linges blancs, et tout ce qui présentait une valeur, comme les tableaux.

"A l'hôtel, où nous avons eu la chance de trouver un peu de viande en conserve et un peu de pain, offert par un officier allemand, l'hôtelière nous fait part de ses continuelles angoisses : l'attente des Allemands, ensuite leur arrivée, revolver au poing, exigeant qu'on leur montre tout l'immeuble, pour voir s'il n'y avait pas de

Français ou de Belges. La soldatesque a complètement pillé ses caves ; même s'il ne reste pas une goutte de vin, les exigences des officiers et des soldats, toujours croissantes, lui font craindre pour son hôtel et sa vie ...

* * *

"Le lendemain matin, nous partons pour Dinant, résolus à nous éloigner des lignes de combat et à regagner Bruxelles, parce que l'un de nos camarades craignait trop le danger et qu'il ne nous était pas possible de l'abandonner.

"Nous nous mettons à arpenter la route blanche qui suit les hauteurs ardennaises et nous rencontrons continuellement des troupes et des convois allemands qui remplissent le chemin, à côté desquels passent à chaque instant, les laissant derrière eux, des automobiles avec des officiers, des médecins ou du matériel. Nous rencontrons également des soldats postés le long du chemin sur tout notre trajet jusqu'à Dinant. Leurs

convois se composent de lourds véhicules de livraison, d'omnibus berlinois peints en gris, d'automobiles moins lourdes, des divers camions adoptés par l'armée et de légers *breaks*, tilburys et tombereaux, pris çà et là.

"Sur les talus qui jalonnent le chemin et dans les fossés, on voit des quantités de pièces d'équipement : shakos, capotes, képis, guêtres, havresacs, bottines, casaques, même des pantalons, tellement sales, que personne ne se serait risqué à les toucher. On voit également des armes détruites, des quantités de balles, des boîtes de conserves encore pleines ... Et à côté de ces objets, jetés au hasard, afin de pouvoir avancer plus vite, les chevaux, les ânes, les chiens abattus, révèlent ce que fut cette poursuite dans la nuit et l'état mental des fugitifs à moitié fous de fatigue et de peur, et celui des poursuivants, assoiffés de sang.

"Nous traversons un épais petit bois quand le bourdonnement caractéristique de l'aéroplane nous a fait

lever la tête : nous avons alors vu passer, l'un derrière l'autre, six biplans allemands qui, se suivant à intervalles réguliers, se rendaient sur la ligne de front. La beauté du spectacle nous a amenés à oublier que cette nouvelle victoire de l'homme sur les éléments est utilisée à présent pour une tâche funeste : augmenter l'efficacité de l'artillerie et semer l'épouvante et la mort.

"Nous croisons le village de Rosée, abandonné par ses habitants, rendu inhabitable par l'incendie, et nous découvrons une nouvelle fois le spectacle de la veille, à proximité des maisons converties en amas de décombres, les fleurs et les fruits se balançant de façon exubérante à l'extrémité de leurs frêles branches.

"Les animaux morts, décomposés par la chaleur, se succèdent à intervalles presque réguliers et, dans les bruyères, qui ont servi de campement aux Allemands, des milliers de bouteilles vides et brisées parsèment l'herbe foulée. Toutes les caves à vin de la région ont été

dévalisées ; les Allemands remplissaient de bouteilles leurs charrettes d'approvisionnement et, ensuite, en prenaient en charge eux-mêmes. Un sous-officier de transports par automobiles nous a déclaré que, dans chaque automobile, ils emportaient au moins dix bouteilles, même si seulement deux personnes, le chauffeur et le mécanicien, allaient les boire. Et cela se passait une semaine après le passage des troupes d'avant-garde, les seules – à ce qu'ils assurent – qui se livrent au pillage ...

"A Morville – qui, en effet, pourrait s'appeler "*ville morte*" – les Allemands ont brûlé tout ce qu'ils trouvaient au passage, après un pillage consciencieux, et les rares paysans, qui ont eu le courage de rester, vivent dans le peu qui reste debout de leur maison, transformée en décombres, et attendent flegmatiquement que quelque bon génie vienne les libérer de la famine qui commence à régner.

"Un laboureur qui, la pelle sur l'épaule, revenait d'avoir enterré des dépouilles de chevaux, nous a aussi parlé d'un fait qui se répète de toutes parts : les paysans qui sont restés, malgré les combats livrés dans les environs et les persécutions qui les ont suivis, sont les seuls qui ont pu sauver leur maison de l'incendie, mais pas du pillage.

A notre droite, le canon tonne en direction de Givet, qui n'est qu'à 15 kilomètres de distance. C'est, en général, une détonation sourde, suivie par une autre plus intense et prolongée. On dirait le bruit du coup de feu et, ensuite, l'explosion de l'obus. Nous l'entendons régulièrement durant toute la journée et il nous laisse l'impression que l'artillerie allemande est la seule à travailler, que le fort de Givet ne riposte déjà plus et que les Allemands ne tarderont pas arborer leur drapeau sur ses murs.

"Nous traversons Anthée, qui n'est plus qu'un amas

de décombres. Quelques centaines de mètres plus loin, autour d'une maison, sur la grille détruite de laquelle danse encore la pancarte « *à louer* », il y a eu un combat féroce. Les Français s'étaient retranchés dans la «*villa*», aménageant des meurtrières dans les murs d'enceinte du parc. Les Allemands les canonnèrent, arrachant les arbres de la route et faisant s'écrouler la maison. Les murs d'enceinte sont criblés de balles, le sol parsemé de douilles, de munitions inutilisées et de grandes flaques de sang noirci que la terre a absorbé.

"A notre gauche se profile à présent un clocher intact, le premier que nous voyons ainsi depuis ce matin, et nous nous demandons par quel miracle les Allemands l'ont respecté. Poursuivre les Français les accaparait sans doute trop pour penser à autre chose. En nous approchant, nous avons vu que l'on n'a pas détruit les maisons, que l'on a seulement pillé mais tellement à fond que, là aussi, il ne reste pas une croûte de pain.

"L'escorte d'un convoi allemand s'est installée dans une ferme pour se détendre. Nous demandons la permission de tirer un peu d'eau du puits mais on nous l'offre de si bonne volonté que nous devons l'accepter de leurs mains.

"Le village le plus proche, Onhaye, présente un nouveau cadre de destruction complète. Tout a été incendié, maison par maison, porte par porte. A l'extrémité de la bourgade, une auberge est restée debout. On nous permet de nous asseoir sur un banc de la terrasse. Des maisons brûlées dans les environs immédiats s'exhale une odeur fétide : ce sont les animaux asphyxiés dans leurs étables et qui, pas tout à fait carbonisés, entrent en décomposition.

Nous sommes tellement fatigués que nous restons tout de même là, faisant des fumigations avec des cigarettes et un peu d'éther. Les laboureurs qui, réfugiés dans le bois proche, avaient vu les Allemands détruire

toute leur fortune, travaillaient avec acharnement pour retirer les dépouilles d'entre les ruines et, à quelques pas de nous, les femmes s'efforçaient de calmer une vache rendue folle par le feu et les détonations.

" Encore un effort ! Il faut arriver à Dinant !

"Le spectacle devient plus macabre au fur et à mesure que nous nous en approchons.

"D'abord des flaques et des ruisseaux de sang sur la route ... Après, des chevaux en complète putréfaction, le ventre horriblement gonflé, que personne ne se donne la peine de retirer du chemin et qui gisent à quelques mètres les uns des autres. Au fond d'une petite vallée, sur le pont d'un ruisseau sec en été, deux chevaux pourrissent sous un essaim tourbillonnant de mouches.

Quelques pas plus loin, un troupeau anéanti par un obus : quelques vaches sont restées sur le flanc et on ne les croirait pas mortes sans les proportions déformées que leurs corps ont prises ; d'autres sont les pattes

rigides, dirigées vers le ciel, et il y a, à quelques pas, un cheval transformé en chair à saucisses, que deux villageois tentent de traîner jusqu'à un trou, se plaignant de ne pas avoir d'animaux pour tirer cette charogne. Au détour du chemin, se trouve un avant-train d'artillerie français renversé avec ses deux chevaux morts et les munitions éparpillées dans le fossé, le champ et la route...

"Dans une petite vallée avec une pauvre ferme abandonnée, dans le fossé qui la sépare du chemin, il y a le cadavre d'un homme, le visage tourné vers le sol et les mains crispées sur les mottes de terre, dans un suprême effort pour se redresser. C'est un artilleur belge. Presque entre les mains du cadavre, une poule blanche, unique être vivant, picore ...

"En face, dans l'autre fossé, un soldat français, la tête arrachée par un obus, lève une main énorme, complètement noircie, comme s'il avait essayé d'arrêter

le crâne qui lui échappait ...

"Le chemin descend à présent vers Dinant en serpentant. Le soir tombe et, dans la pénombre, nous voyons de tous côtés, à droite et à gauche, des soldats étendus sur le terrain broussailleux, morts, endormis ? ... Soudain, face à nous, au milieu du chemin se présente à nous un entrelacs horrible de cadavres humains et de chevaux morts. Il y a dix-huit chevaux et quatre hommes, sens dessus dessous, confondus avec des morceaux de bois et de fer d'un avant-train d'artillerie, et qui ne forment qu'un amas de chairs lacérées et répugnantes, que nous ne parvenons pas à regarder malgré l'effroyable apprentissage de toute la journée.

"Plus loin, un énorme fragment de rocher, détaché par un obus, est tombé sur l'attelage qui tirait un autre avant-train d'artillerie. L'attitude de leurs pattes avant et de leurs têtes ensanglantées évoque l'effort désespéré pour libérer leurs hanches du poids qui les écrasait.

"Nous pénétrons à présent dans un bois épais, d'une obscurité sinistre, et nous voyons traverser la route deux chiens jaunes, à l'air féroce et sauvage, dont les yeux phosphorescents de faim nous font prendre en pitié les pauvres blessés qu'ils pourraient rencontrer ...

"Toutes ces scènes ont rendu de la vigueur à nos jambes et nous pressons le pas.

"Nous atteignons les premières maisons de Dinant et quelques femmes se précipitent vers nous pour nous demander si nous ne savons pas ce qu'il est advenu de leurs fils, de leur mari, de leurs frères, de leur père, faits prisonniers par les Allemands.

"Nous ne savons que répondre à leurs anxieuses questions et nous contentons de leur dire que les Allemands ne leur feront aucun mal, qu'elles les reverront bientôt, même si notre pensée ne concorde pas avec nos paroles de consolation.

"Nous continuons à descendre et, soudain, alors que

se termine la muraille de rochers qui nous masquait la vue, nous restons paralysés devant le spectacle qui s'offre à nos yeux , à la lumière du crépuscule.

"Du Dinant de la rive droite de la Meuse, il ne reste rien, absolument rien, si ce n'est une petite maison qui se maintient debout par miracle alors que tout, autour d'elle, a été rasé, jusqu'à l'étrange tour de l'église, sans laquelle on ne conçoit pas Dinant.

"Les ponts, la station du chemin de fer, la poste, tout a été détruit et, à part quelques toits intacts sur la rive gauche, rien ne peut offrir un asile à la population, qui aurait dû vivre dans les intempéries comme les sauvages, sans l'humanitaire et philanthropique idée des Allemands de les supprimer en même temps que leurs maisons ..."

C'est ici que se terminent les notes du jeune brancardier qui, durant son court séjour à Dinant, a pu

parler des dévastations de la guerre avec quelques habitants atterrés et des triomphes allemands avec plusieurs militaires enthousiasmés par le nombre énorme de prisonniers français et belges, qu'ils avaient faits après leur victoire ...

Le lendemain matin, ils se sont mis en marche vers Namur. Sur le chemin, le long de la Meuse, ils ont vu tous les ponts que l'on avait fait sauter mais aucun autre indice que la guerre serait passée par là, à l'exception de quelques maisons incendiées.

Ils arrivèrent à Namur quand il faisait déjà nuit, éreintés de fatigue, et ils n'aperçurent que quelques édifices en ruines, triste vestige de la bataille. Et le lendemain, très tôt le matin, sans plus penser aux observations, désireux de retrouver leurs proches, d'oublier l'horrible cauchemar qui les hantait jusqu'alors, ils se mirent à marcher d'un bon pas vers Bruxelles, via Gembloux et Wavre, et parvinrent au

terme de leur voyage, deux jours plus tard.

Ils avaient parcouru à pieds, sans quasi manger, cent soixante kilomètres en cinq jours : quarante, le premier, et trente, en moyenne, les jours suivants. Leur unique nourriture avait consisté, à l'exception d'un tout petit peu de viande en conserve, en du pain brun et quelques morceaux de chocolat.

- *Mais nous ne pouvions pas manger – me dit Roberto –. Les bouchées nous restaient en travers de la gorge.*

Et comme preuve, il retira de sa musette la moitié du pain de munition qu'un soldat allemand leur avait donné trois jours plus tôt ...

Roberto J. Payró et Roberto Payró fils

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (11) », in LA NACION ; 27/03/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (12) », in LA NACION ; 28/03/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (13) », in LA NACION ; 29/03/1915.

Note de l'auteur :

Terrils = monticules formés par les scories et résidus des mines et hauts-fourneaux.

N.d.T. :

Pour la bataille de Charleroi (21 - 23 août 1914), nous vous recommandons le lien suivant :

http://www.sambre-marne-yser.be/article=5.php3?id_article=56

Concernant les atrocités allemandes à Charleroi, consultez notamment :

<http://www.charleroi-decouverte.be/index.php?id=333>

Concernant les « *massacres de Dinant* », lisez notamment :

PAYRO ; « *Dos representantes argentinos muertos en la guerra* », in LA NACION ; 17/11/1914. Publié en langue française sur notre site et sous le titre de « *Deux représentants argentins tués dans la guerre* » à la date du 28/08/1914. (version complète, l'article ayant, par ailleurs, été morcelé entre le 15 et le 27 août afin, le cas échéant, de pouvoir « *revivre* » les événements au jour le jour ...)